

CONGRÈS DES SOCIÉTÉS HISTORIQUES  
ET ARCHÉOLOGIQUES DE NORMANDIE

11



LA PLACE DE LA NORMANDIE  
DANS LA DIFFUSION DES SAVOIRS :  
DU LIVRE MANUSCRIT À LA BIBLIOTHÈQUE VIRTUELLE

2006

## PIERRE-DANIEL HUET ET LA DIFFUSION DE LA LITTÉRATURE SANSKRITE AU XVII<sup>e</sup> SIÈCLE

Au cours de leur histoire, les eaux baignant les côtes de Bretagne et de Normandie ont porté au grand large d'innombrables navires mettant le cap sur les Indes orientales et occidentales. Rouen apparaît alors comme le lieu privilégié d'édition et de diffusion des récits de ces voyages lointains. Citons, entre autres, *Les voyages en Afrique, Asie, Indes orientales et occidentales* de Jean Mocquet<sup>1</sup>, édités en 1645 par Jacques Cailloué, ou le *Journal d'un voyage fait aux Indes Orientales* de Robert Challes, édité en 1721 par Jean-Baptiste Machuel. Mais la Normandie fut aussi terre de naissance d'orientalistes et non des moindres. Qu'il nous suffise d'énoncer un seul patronyme, celui des Burnouf. Né le 14 septembre 1775 à Urville, l'helléniste Jean-Louis Burnouf fut aussi sanskritiste et publia en 1826 une traduction latine d'un extrait du Râmâyana. Son fils, Eugène Burnouf, né le 8 avril 1801 à Paris, deviendra l'éminent iranisant et bouddhologue que nous savons, professeur au Collège de France de 1833 à 1839. C'est au port du Havre d'ailleurs, au cours de l'année 1837, que furent débarquées, en provenance du Népal, trois caisses contenant une centaine de manuscrits sanskrits bouddhiques copiés par des moines népalais à sa demande pour la Société asiatique de Paris par l'intermédiaire de Brian Hodgson<sup>2</sup>. Son cousin, Emile Burnouf, né le 26 août 1821 à Valognes, directeur honoraire de l'École française d'Athènes, donnera notamment en 1861 une traduction de la Bhâgavad Gîtâ. La Normandie a donc des liens étroits, par le biais de ses éditions et de ses natifs, avec le monde oriental et plus particulièrement indo-iranien.

Tout savoir résulte d'un long processus d'assemblage de données. Or la diffusion de ces données est seule garante de découvertes à venir et peut être comparée au point de contact de deux maillons d'une même chaîne, celle qui assure depuis des temps immémoriaux la transmission orale puis écrite du savoir. Aussi, lorsque Victor Hugo déclare dans la préface de ses *Orientales* que, « au siècle de Louis XIV on était helléniste, maintenant on est orientaliste »<sup>3</sup>, il oublie de préciser que l'orientalisme de son siècle doit son existence en partie au roi-soleil, initiateur des « missions de l'Inde ». Ce sont en effet les missionnaires jésuites qui vont les premiers alerter les bibliothécaires du roi sur l'existence en Inde de textes sacrés révélés. Cette nouvelle sensationnelle va entraîner la France et l'Angleterre dans une course effrénée et aboutir à la découverte

1 Jean Mocquet embarquait à Saint-Malo, Cancale, Saint-Nazaire pour les Indes orientales ou occidentales, et à Marseille pour le Proche-Orient.

2 « Nouvelles et mélanges », dans *Journal Asiatique*, 3<sup>e</sup> série, t. 3, janvier-juin 1837, p. 557

3 *Œuvres complètes de Victor Hugo, Poésie II : les Orientales, les feuilles d'automne* (Paris, éd. J. Hetzel, 1882), 440 pages, p. 7.

de sources védiques dès 1731. Il ne restera plus qu'à les déchiffrer, objectif dont se chargèrent le français Anquetil-Duperron et l'anglais William Jones à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. L'indianisme était né et ouvrit une ère nouvelle, une seconde Renaissance, selon l'expression d'Egard Quinet<sup>4</sup>, tout aussi importante que la première aux yeux de Schopenhauer : « L'influence de la littérature sanskrite sur notre temps ne sera pas moindre que ne le fut au XV<sup>e</sup> siècle la renaissance des lettres grecques »<sup>5</sup>. Ainsi, ce que les hellénistes des XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles doivent en partie à la venue des Byzantins, les orientalistes de la fin du XVIII<sup>e</sup> et du XIX<sup>e</sup> siècles le doivent à Louis XIV.

Or, dans cette longue chaîne de transmission de ces nouvelles connaissances sur l'Inde au cours des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, il est un maillon normand qui a permis la diffusion en Europe de la littérature indienne et plus particulièrement sanskrite. Comme l'a si justement rappelé l'éminent védisant Louis Renou, « la mode de l'Inde en ce domaine avait été lancée par Daniel Huet, dans sa lettre à Segrais sur l'*Origine des romans* »<sup>6</sup>. Notre contribution à ce congrès visera donc à montrer comment Pierre-Daniel Huet, sous-précepteur du dauphin, évêque d'Avranches de 1689 à 1699, a non seulement perpétué la théologie de l'histoire du salut des Pères de l'Eglise par ses connaissances sur l'Inde, mais aussi attiré l'attention de lettrés de son temps, tel Jean de la Fontaine, sur la littérature indienne.

Nous ne nous étendrons pas sur la vie de Pierre-Daniel Huet, né à Caen le 8 février 1630 et décédé à Paris le 26 janvier 1721. Il y aurait beaucoup à dire sur la place de l'Inde dans l'apologétique de P.-D. Huet, notamment dans sa *Demonstratio evangelica ad serenissimum Delphinum* de 1679 et dans son *Tractatus de situ Paradisi terrestri* de 1692. Notons simplement que ses connaissances sur la géographie de l'Inde et sur ses croyances religieuses proviennent de ses lectures des auteurs gréco-romains tant païens que chrétiens. Il perpétue la théorie patristique selon laquelle les Indiens descendraient de Sem, l'un des fils de Noé, lors de la dispersion des peuples après le déluge. La loi mosaïque alors transmise en Inde<sup>7</sup> aurait avec le temps dégénéré et abouti aux croyances diverses dont les missionnaires jésuites découvrirent l'existence lors de leur arrivée sur le sol indien. Cette théorie ancienne, qui visait à étayer la théologie de l'histoire du salut chez les Pères de l'Eglise, affirmant que Dieu avait préparé les peuples à l'avènement de son Fils unique, fut donc à nouveau confortée au cours du XVII<sup>e</sup> siècle par des missionnaires tels que le père Bouchet, qui tentèrent d'accéder aux livres sacrés des brahmanes afin de pouvoir mieux évangéliser le peuple indien. P.-D. Huet avait eu l'occasion à maintes reprises de s'entretenir avec ce dernier sur les croyances religieuses des brahmanes, notamment sur la métempsychose, afin de les confronter avec les théories des courants philosophiques pythagoriciens et néoplatoniciens. Deux lettres du père Bouchet à P.-D. Huet<sup>8</sup> ont été

4 Raymond SCHWAB, *La Renaissance orientale* (Paris, 1950), p. 18.

5 Arthur SCHOPENHAUER, *Le monde comme volonté et comme représentation*, traduit en français par Auguste Burdeau (Paris, 1912), tome I, 6<sup>e</sup> édition, p. IX.

6 *Pañcatantra*, traduit du sanskrit et annoté par Édouard LANCEREAU (Paris, 1965), p. 20, note 2.

7 Petri Danielis HUETI, episcopi Abrincensis, *Demonstratio evangelica*, Lipsiae, apud J. Thomam Fritsch, 1694, p. 161.

8 « Puis viennent les lettres adressées de Madura par le P. Bouchet à Huet devenu évêque d'Avranches, ces lettres qui amuseront tant Voltaire : les deux correspondants sont de ces Occidentaux

publiées en 1728 par Bernard Picart dans les *Cérémonies et coutumes religieuses des peuples idolâtres*. Ayant lu sa *Demonstratio evangelica*, le missionnaire jésuite s'était enquis expressément des croyances brahmaniques afin d'affirmer cette dégénérescence de la loi mosaïque et il espérait que l'évêque d'Avranches pourrait à son tour diffuser ces nouvelles connaissances théologiques en Europe : « Vous voyez, Monseigneur, qu'en même temps que nous faisons goûter à ces peuples abandonnez la douceur du joug de Jesus-Christ, nous tâchons de rendre quelque service aux sçavans d'Europe, par les découvertes que nous faisons dans les païs qui ne leur sont pas assez connus. Il n'appartient qu'à vous, Monseigneur, de suppléer, par votre profonde pénétration, & par votre commerce assidu avec les sçavans de l'antiquité, à ce qui pourroit manquer de nôtre part aux lumières que nous acquérons parmi ces peuples. Si ces nouvelles connoissances sont de quelque usage pour le bien de la religion, personne ne sçaura mieux les faire valoir que vous. »<sup>9</sup>. P.-D. Huet apparaît donc comme ce maillon essentiel à la diffusion de nouveaux savoirs provenant directement du monde indien.

Ce fut à partir de telles connaissances que les bibliothécaires royaux ordonnèrent de rapporter d'Inde des copies de ces textes sacrés. Loin de se cantonner aux seules discussions ou correspondances sur la mythologie brahmanique et le cycle des transmigrations avec les missionnaires jésuites<sup>10</sup>, P.-D. Huet a aussi cherché à rencontrer des voyageurs afin d'accroître son savoir sur l'Orient. Ainsi, vers 1665, il rapporte dans ses *Mémoires* comment il lui fut donné de converser avec un grand voyageur de son temps : « Jean-Baptiste Tavernier était justement alors à Paris, de retour de ses longs et lointains voyages. J'en avais lu les récits avec un soin particulier et j'y avais trouvé, comme à d'autres de la même espèce, un très-vif plaisir. Mais ayant lu dans les ouvrages de ce voyageur tant de choses curieuses, j'espérais en apprendre de sa propre bouche encore davantage. J'allai donc le voir, et lui fis une foule de questions sur l'Orient. Mais je tombai sur un homme impoli, grossier, tout imbu de façons étrangères, et qu'on eût pensé avoir écrit ses livres avec la plume d'autrui. Je recueillis néanmoins de ses conversations plus de fruit que j'en eusse attendu de tout autre voyageur. »<sup>11</sup>

---

éminemment gréco-latins, aux yeux de qui c'est l'Inde qui doit à l'Occident tout ce qu'elle sait. Par rage de concordance, Bouchet déforme tout ce qu'il rapporte ; il donne bien un aperçu d'un quadruple Véda, mais ne doute pas qu'il n'ait été copié sur "la loi de Moïse". Entre deux voyages, le missionnaire avait des conversations avec Huet ; le sujet qui les fascinait était toujours la métempsycose », R. SCHWAB, *op. cit.*, p. 158.

9 « Lettre du Pere Bouchet, de la Compagnie de Jesus, missionnaire de Maduré, & Superieur de la nouvelle Mission de Carnate à Monseigneur l'ancien Evêque d'Avranches », *Cérémonies et coutumes religieuses des peuples idolâtres, représentées par des figures dessinées de la main de Bernard Picart : avec une explication historique, & quelques dissertations curieuses*, Amsterdam, chez J. F. Bernard, t. II, 1<sup>re</sup> partie, 1728, p. 106

10 « Lettre du Pere Bouchet, missionnaire de la Compagnie de Jesus : à Monseigneur Huet, ancien Evêque d'Avranche », *Cérémonies et coutumes religieuses des peuples idolâtres, représentées par des figures dessinées de la main de Bernard Picart : avec une explication historique, & quelques dissertations curieuses*, Amsterdam, chez J. F. Bernard, t. II, 1<sup>re</sup> partie, 1728, p. 157-186.

11 Philippe-Joseph SALAZAR (éd.), Pierre-Daniel HUET, *Mémoires* (1718), introduction et notes (Toulouse, 1993 ; *Collection des rééditions de textes du XVII<sup>e</sup> siècle*), p. 98.

Les contacts directs avec ces voyageurs avaient surtout permis à P.-D. Huet de vérifier les dires des auteurs gréco-latins. En fait, ces discussions ne représentent que la partie haute de l'iceberg du savoir de l'érudit normand. Très jeune, P.-D. Huet eut une vive attirance pour les belles-lettres. Non seulement il dévora au cours de sa vie des milliers d'ouvrages, sa bibliothèque de plus de 8000 volumes en témoigne, mais il participa activement aussi au long travail de traduction de textes. Les difficultés qu'il rencontra lors de sa traduction latine des commentaires d'Origène sur les saintes Écritures, publiée en 1668 à Rouen, l'incitèrent d'abord à réfléchir sur l'art de traduire, aboutissant à la publication en 1661 de son *De interpretatione*. Mieux, dès la rencontre avec Pierre de Saumaise à la cour de la reine Christine en 1652, P.-D. Huet va s'intéresser aux langues orientales et même tenter d'expliquer quelques parentés linguistiques entre les langues germaniques, persane et indienne<sup>12</sup>, que les orientalistes d'alors, pionniers<sup>13</sup> de ce qui deviendra la grammaire comparée des langues indo-européennes, désignaient sous le nom générique de langue « scythique ». Cet attrait va le conduire à s'intéresser aux ouvrages indiens qui n'étaient connus en son temps qu'à travers diverses traductions persane, arabe, hébraïque et grecque.

Grâce aux rééditions de son *Traité sur l'origine des romans*, quinze éditions en un demi-siècle, de 1670 à 1719, nous pouvons suivre ses relectures successives et noter les additions qu'il fit au fur et à mesure des nouvelles connaissances qu'il put acquérir dans ce laps de temps. Lorsqu'il en écrivit la première mouture en 1666 dans des conditions peu propices<sup>14</sup>, il avait eu connaissance des fables indiennes attribuées au sage Pilpay par l'intermédiaire de la traduction latine de son ami jésuite Pierre Poussines<sup>15</sup>. Il eut à cœur de rappeler dans son traité le parcours de ces fables indiennes. Au XIX<sup>e</sup> siècle, l'orientaliste Max Müller reconnaissait que « Huet, le savant évêque d'Avranches, n'eut qu'à examiner les préfaces des principales traductions des fables indiennes pour les suivre dans leurs courses d'étape en étape. C'est ce qu'il fit dans son fameux *Traité de l'origine des romans*, publié à Paris en 1670, deux ans après qu'avait paru la première collection des fables de La Fontaine. Depuis ce temps, les preuves se sont encore multipliées, et le sujet tout entier a été traité avec plus de développement et plus à fond par Sylvestre de Sacy, par Loiseleur-Deslongchamps et par le professeur Benfay. Mais, quoique nous ayons une connaissance plus précise des différentes stations où s'arrêtèrent les fables orientales avant d'arriver au terme de leur voyage vers l'Occident, l'évêque Huet savait aussi bien que nous qu'elles vinrent d'abord de l'Inde à travers la Perse, par la route de Bagdad et de Constantinople. »<sup>16</sup>

En un demi-siècle de lectures et de conversations, P.-D. Huet va enrichir son *Traité sur l'origine des romans*. Il va ainsi pouvoir parler du roi Râma, héros de la célèbre épopée du Râmâyana qui ne sera traduite qu'au premier quart du XIX<sup>e</sup> siècle, des stan-

12 Petri Danielis HUETI, episcopi Abrincensis, *Demonstratio evangelica*, p. 117-118 ; *Huetiana ou pensées diverses de M. Huet, évêque d'Avranches*, Paris, éd. J. Estienne, 1822, 436 pages, p. 102-103, 113-116, 147-148.

13 Bernard SERGENT, *Les Indo-Européens, histoire, langues, mythes*, (Paris, 1995), p. 21-23.

14 Pierre-Daniel HUET, *Mémoires* (1718), p. 99-100.

15 Sur les relations entre les deux hommes, voir *ibid.*, p. 128-129.

16 Max MÜLLER, « Essais sur la mythologie comparée », dans *Mythologie comparée* (Paris, 1874 ; rééd. 2002), p. 217.

ces du poète Bhartrihari d'après la traduction française de Thomas Lagrue éditée en 1670, faite sur la version hollandaise publiée en 1651 par Abraham Roger après son séjour en Inde en 1640. Il pourra également confronter lui-même la traduction française du père Poussines des fables indiennes de Pilpay avec la version grecque de Siméon Seth qu'un ami lui rapporta de Grèce. L'évêque d'Avranches a donc tout au long de sa vie transmis son savoir sur la littérature indienne à un large public, et même au-delà des frontières françaises puisque son traité fut traduit en néerlandais et publié en 1679 et 1715 à Amsterdam, ainsi qu'en anglais en 1672 à Londres.

La diffusion de ses connaissances sur la littérature gnomique et didactique sanskrite aura un succès retentissant, lorsqu'il communiquera la traduction du père Poussines des fables du sage indien Pilpay à son ami Jean de la Fontaine qui s'en inspira lors de sa seconde édition de 1678. Voici ce que lui-même rapporte de leur rencontre en 1672 : « J'eus le bonheur, cette même année, de voir s'accroître encore le nombre de mes amis. Jean La Fontaine, le spirituel, le délicieux, le malin fabuliste, avait su que je voulais voir une traduction italienne de Quintilien, faite par Horace Tuscanella ; non-seulement il me l'apporta et m'en fit présent, mais il y joignit une charmante pièce de vers à mon adresse, où il se moquait des gens qui opposent et préfèrent même notre siècle à l'antiquité. En quoi il donnait une preuve de sa candeur ; car, encore qu'il fût au premier rang de nos meilleurs écrivains, il aimait mieux plaider en quelque sorte contre soi-même que de frustrer les anciens de l'honneur qui leur appartient. »<sup>17</sup> On affirme souvent que certaines fables de La Fontaine auraient été puisées dans le *Livre des lumières* paru en 1644, traduction française de l'Anwâr-i Souhailî par David Sahid qui n'aurait été que Gaulmin lui-même. P.-D. Huet avait eu connaissance de ces ouvrages orientaux conservés dans sa bibliothèque dès 1652. Dans son *Traité sur l'origine des romans*, il regrette de ne pas avoir mis la main sur de nouvelles fables indiennes promises par Gaulmin et qui se seraient perdues depuis dans la bibliothèque royale. Edouard Lancereau qui a suivi pas à pas la longue et complexe diffusion en Europe des différentes traductions des fables indiennes, affirme en ce qui concerne leur réception chez Jean de la Fontaine que « l'examen de ses fables démontre que celle dont il a fait usage est la traduction latine du P. Poussines, imprimée en 1666. La Fontaine entretenait, on le sait, un commerce littéraire et un échange continu de livres avec le savant Huet, sous-précepteur du dauphin et plus tard évêque d'Avranches. Ce dernier s'occupait d'un travail sur la version grecque de Siméon Seth, comme le prouvent les détails qu'il donne dans sa lettre sur l'origine des romans. Un exemplaire du *Livre des lumières*, appartenant aujourd'hui à la Bibliothèque nationale, porte sur les marges des notes écrites de sa main, ou plutôt des renvois à la traduction du P. Poussines. Il n'est donc pas douteux que le fabuliste n'ait dû au docte évêque la connaissance du *Specimen sapientiae Indorum*, ouvrage pour ainsi dire perdu dans l'immense collection des *Écrivains de l'histoire byzantine*. »<sup>18</sup>

17 Pierre-Daniel HUET, *Mémoires* (1718), p. 119.

18 *Pañcatantra*, p. 41. Par ailleurs, Jean de la Fontaine reprend la théorie de son ami P.-D. HUET, développée dans son *Traité sur l'origine des romans*, selon laquelle Ésope et Locman ne font qu'un : Jean de LA FONTAINE, *Fables choisies mises en vers, introduction, notes et relevé de variantes* par Georges COUTON (Paris, 1962 ; éd. du Club France-Loisirs), p. 175.

L'histoire a retenu que Jean de la Fontaine avait enrichi ses compositions en recherchant son inspiration dans la littérature sapientielle indienne. Ainsi, dans *Le vicomte de Bragelonne*, Alexandre Dumas ne manque pas de souligner l'avidité avec laquelle il veut tout connaître : « - Un million et demi ! grommela Pélisson ; pardieu ! je sais une fable indienne... - Conte-la-moi, dit La Fontaine ; je dois la savoir aussi »<sup>19</sup>. Mais si rien ne semble avoir échappé à Jean de la Fontaine, il le doit certainement en grande partie à ses amis proches et érudits comme P.-D. Huet. Ce savant normand a laissé le souvenir chez les Avranchins d'un évêque perdu dans ses pensées et ses montagnes d'ouvrages, souvenir qui a fait dicton et proverbe selon Charles-Augustin Sainte-Beuve : « Quand un homme a l'air tout absorbé, tout rêveur, et qu'il n'est pas à son affaire, son voisin, qui le rencontre, lui dit : "Qu'as-tu donc ? t'es tout évêque d'Avranches ce matin". »<sup>20</sup> Si ses écrits trop généralistes n'ont pas marqué durablement les esprits, P.-D. Huet reste néanmoins pour les orientalistes l'un des maillons les plus importants de la chaîne du savoir au XVII<sup>e</sup> et début XVIII<sup>e</sup> siècles. Il attira l'attention des lettrés sur une littérature orientale encore suspecte aux yeux de l'Eglise et donna l'impulsion nécessaire afin que ses successeurs rapportassent enfin d'Inde quelques décennies seulement après sa mort les ouvrages sanskrits eux-mêmes. L'Europe allait découvrir une vaste littérature religieuse et poétique d'une richesse incomparable et accéder enfin directement au Pañcatantra dont P.-D. Huet avait pressenti l'importance au travers des versions persane et grecque, affirmant que « tant de traductions sont bien une marque du mérite de l'ouvrage »<sup>21</sup>. Et si quelque brâhmane avait pu faire la connaissance de ce normand, il lui aurait certainement rendu hommage à sa façon en lui scandant cet adage millénaire tiré du *Pañcatantra* (XI, 85) :

yah satatam paripricchati çrinoti sandhârayaty aniçam |  
tasya divâkarakiranair nalinîva vivardhate buddhîh ||

(« Celui qui questionne toujours, qui sans cesse écoute et cultive sa mémoire, son savoir s'accroît tel un bouquet de lotus sous l'effet des rayons du soleil. »)

Guillaume DUCŒUR  
Université Marc Bloch de Strasbourg  
*Société d'archéologie d'Avranches, Mortain et Granville*

19 Alexandre DUMAS, *Le vicomte de Bragelonne*, ill G. Staal (Paris, Éd. Lécivain et Toubon, s.d.) 479 pages, p. 350.

20 Charles-Augustin SAINTE-BEUVE, *Causeries du lundi*, t. II (Paris, 1857), p. 164.

21 Pierre-Daniel HUET, *Traité sur l'origine des romans*, édition critique accompagnée d'une introduction et de notes par Arend KOK (Amsterdam, 1942), p. 142.